# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : rue de Chartres No. 73. NOUVELLE-ORLEANS, MARDI MATIN, 8 NOVEMBRE 1887. 61me Année

**Dufour & Donnet,**
Propriétaires-Editeurs.

Entered at the Post Office at New Orleans, La., as Second Class Matter.

NOUVELLE-ORLEANS
MARDI 8 NOVEMBRE 1887.

PRIX DE L'ABONNEMENT.

ÉDITION QUOTIDIENNE.

| | |
|---|---|
| Un an | $12 00 |
| Six mois | 6 00 |
| Trois mois | 3 00 |
| Un mois | 1 00 |

On s'abonne aussi à la semaine, avec les porteurs.

ÉDITION DU DIMANCHE.

| | |
|---|---|
| Un an (Renferme deux feuilles) | $2 00 |

ÉDITION HEBDOMADAIRE.

| | |
|---|---|
| Un an | $3 00 |
| Six mois | 1 50 |
| Quatre mois | 1 00 |
| Trois mois (Renferme deux feuilles) | 75 |

☞ Pour les petites annonces de Demandes Ventes et Locations, etc., qui se soldent au prix réduit de 10 cts la ligne, voir la 8e page.


VENTES DE CE JOUR.

Par Hy Stern & Co., à leur salle d'encan, No 35 rue de Chartres, bottes souliers et brodequins.

## Les Deux Républiques.

"Nous ne voulons pas d'une République à l'américaine"—s'écriait, dernièrement, un grand journal français, point du tout monarchiste, n'ayant aucune attache avec les régimes tombés, mais républicain sincère, convaincu; républicain de longue date—non du lendemain, mais de la veille. Ce n'était donc point par esprit de système qu'il parlait ainsi, pour dénigrer ou ravaler l'institution elle même, qu'il a toujours ardemment défendue : il s'attaquait, uniquement, aux intrigues, aux tripotages connus, aux scandales provoqués, par ceux que la nation a placés à sa tête ou qui s'y sont placés—deux choses qui, souvent, se touchent de très près et, quelquefois, se confondent en une seule. Ces tripotages, ces scandales—ajoutait la feuille parisienne—troublaient les esprits, découragaient les bons, déconsidéraient la République, discréditaient les gouvernants et causaient, parmi eux, un désarroi, une instabilité, qui devaient être funestes, peut-être même fatals au régime nouveau. On a écrit, sur ce sujet, en France, depuis quelque temps, des tirades fort bien pensées, fort éloquentes, que nous nous dispenserons de publier.

Dans le cas qui nous occupe, l'auteur terminait par ces mots: "Pas de république à l'américaine!" Si cette phrase veut dire quelque chose, c'est, d'abord, qu'en Amérique, on fait un grand trafic, nous ne dirons pas des distinctions, des décorations—il n'y en a pas—mais des places, des emplois, des contrats pour travaux publics, de ce que nous appelons "des jobs." C'est, ensuite, que ce qui est possible de ce côté-ci de l'Atlantique ne l'est pas de l'autre côté, et que si la République des Etats Unis peut vivre avec cette plaie, celle de France est condamnée à en périr.

Il y a, dans cette manière de voir, un peu de vérité et beaucoup d'erreur. Oui, sans doute, les Américains trafiquent des emplois publics; oui, l'argent joue un grand rôle dans leurs élections, et les emplois ne sont pas toujours donnés aux plus dignes, les travaux publics accordés à celui qui doit faire la besogne le mieux et le plus consciencieusement; mais c'est une façon de concevoir et de faire les choses qui est essentiellement propre au caractère américain. On n'importera jamais l'Anglo-Saxon, qui marche de préférence les objets sous leur côté positif, au point de vue de leur rapport. C'est dans le sang—comme on dit vulgairement. Il réagissent, du mieux qu'ils peuvent, contre cette tendance irrésistible et c'est, très souvent, eux-mêmes qui, pour n'avoir pas su empêcher un tripotage et l'intrigue de l'autre, et remettre les choses en place, lésés sont, d'ailleurs, donné des institutions qui les abritent contre les conséquences et les désordres perpétuels qu'entraînerait un pareil état de choses, et qui n'en mettent pas bon ordre.

De plus, les abus qu'on leur reproche, ne sont pas, autant qu'on veut bien croire, leur apanage exclusif. Les intrigants, les brasseurs d'affaires, les personnages de haut et bas étage qui cherchent à tirer un parti pécuniaire de la position qu'ils occupent, ont été de tous les temps, de tous les lieux, de tous les régimes. Leurs allures, leurs procédés changent, suivant qu'ils appartiennent à l'aristocratie et on a la démocratie, mais, des deux côtés, ils font, cette le différence, qu'ils n'ont jamais complètement l'intrigue pas plus que le crime, parce que tous les deux ressortent de la nature humaine et reposent sur le vice et la passion qui sont presqu'indestructibles ici-bas. Le devoir de la société est, sur ce point, de les atténuer, de les diriger, de leur imposer une bonne direction par l'éducation; soit de s'en garer par des lois préventives et répressives; soit de prévenir les désordres qui en doivent être, presqu'inévitablement, les conséquences, par de prudentes et prévoyantes institutions, et le meilleur des gouvernements a toujours été celui qui a pu, contre le succès ou les suites de leurs entreprises les précautions les plus efficaces.

Les intrigues, les luttes de l'intérêt personnel sont tellement le fond de la nature humaine, qu'elles se font jour dans toutes les classes de la vie civile, à tous les étages du monde politique, et plus on s'élève dans les régions du pouvoir, plus elles se font sentir, avec éclat et prendre de vastes proportions.

C'est précisément pour cela que les sociétés modernes se veulent plus de gouvernants à perpétuité, du gouvernants héréditaires : elles savent que, partout et toujours, il y a eu des abus, des exploitations; elles ne veulent pas que ces abus, ces exploitations se perpétuent de génération en génération et, qu'avec le temps, ils s'accumulent les uns sur les autres, formant un monstrueux édifice fait tout entier d'exactions et d'oppression. Elles prétendent y mettre un terme au moins de temps en temps. L'idée qui les domine est de ne pas abusdonner, entièrement et à jamais, la gestion de leurs affaires à d'autres; d'en conserver le contrôle de façon à pouvoir briser un abus, quand il se manifeste, sur tant d'oppression, quand elle a lieu; de placer à la tête du gouvernement qui bon leur semblent comme bon leur semble—suivant certaines règles déterminées, bien entendu. Il est évident que sans Constitution et sans loi, il ne peut y avoir que troubles et désordres dans une société. Toute l'idée républicaine est là; on a beau lui chercher une autre origine, on ne la trouvera pas, il n'y en a pas d'autre.

Etant donnée la nature humaine, avec ses qualités que nous ne lui marchandons pas; avec ses défauts, que nous sommes obligés de lui reconnaître—il est évident que du moment qu'un homme est arrivé au pouvoir, il est et doit être l'objet des attaques de ceux qui n'y sont pas et croient, la plupart du temps, y avoir au moins autant de droit que lui. Or, il faut avouer que le fonctionnaire même le plus habile, le plus probe, prête, presque toujours, à un certain degré, le flanc à la critique. Si toutes les fois qu'il est attaqué, à tort ou à raison, il devait succomber, le régime républicain ne serait qu'une suite ininterrompue de chûtes de gouvernants et de révolutions—d'où il résulterait, fatalement et en permanence, l'anarchie, en haut et le désordre en bas.

Toute la science politique, dans le régime républicain, doit donc être de mettre un frein aux luttes des partis, de prévenir les crises et les renversements ministériels, d'établir, en un mot, une stabilité relative dans l'instabilité.

C'est ce qu'ont admirablement compris les Américains et ce qui fait de leur gouvernement le meilleur de tous—malgré les défauts que l'on y peut découvrir.

Nos compatriotes ont établi un Président responsable, mais indépendant, qui est le créature, non du Parlement mais du corps électoral, autant que les sénateurs et les représentants. Il a la nomination de tous les emplois et le choix de ses ministres; mais pas un fonctionnaire — à quelque degré qu'il soit placé dans la hiérarchie administrative, ne peut prendre son poste sans l'assentiment de la Chambre haute. Il est possible qu'il y ait un changement complet dans le personnel des fonctionnaires; mais tous, une fois installés, jouissent d'une inamovibilité relative qui dure quatre ans. Il en est de même du Chef de l'Etat et de ses ministres. Qu'une intrigue soit dévoilée, qu'il survienne un scandale, la machine gouvernementale n'en fonctionne pas moins, pendant toute la période présidentielle, de telle sorte qu'il peut se produire périodiquement et pacifiquement, dans le personnel, des renouvellements entiers, déterminés à l'avance; jamais de révolutions violentes, jamais de chûtes soudaines et inattendues. On a beau fouiller l'histoire de la République américaine, on n'en trouve pas trace.

Si la République française avait eu, comme elle, le courage de briser avec les traditions anglaises et d'en finir avec l'ultra-parlementarisme qui la ronge, elle n'aurait ni à s'effrayer, ni à souffrir des incidents Caffarel et Wilson. Les Etats-Unis en ont vu bien d'autres, depuis cent ans, et leurs institutions sont plus solides, plus inébranlables, à cette heure, que le premier jour. Tout leur secret est là, et c'est bien simple : ils ont su, comme nous l'avons déjà dit, introduire, dans l'instabilité qui est l'essence du républicanisme, une stabilité relative qui leur assure une durée qu'ont perdue et que leur envient même les monarchies modernes frappées d'une déplorable caducité.

**Pharmacie nouvelle.** — Les promeneurs affluent en grand nombre tous les jours à la jolie pharmacie que vient d'y ouvrir M. W. T. Chiverine, et ils reconnaissent qu'il a eu raison en ville de plus exquisites de mieux montées. En effet, M. Chiverine a jeté le luxe, la somptuosité à pleines mains dans l'ornementation de son établissement, qu'il veut le distinguer des autres surtout par les articles qui s'y débiteront et qui toujours seront de premier jouvenance. M. Chiverine se plaît à ne pas considérer comme un simple métier l'exercice de son état, et ceux qui le connaissent, en ont, en toutes choses, en lui, toute bien confiance.

☞ Nous signalons à l'attention de nos lecteurs capitalistes et cultivateurs un avis à la seconde page relatif à la mise en vente en lots de cent de terre des mieux situées, rue Broad et en parlant état.

**Hideuse sans toutes les formes.**—Que ce soit la fièvre en frisson, la fièvre rémittente bilieuse, ou même la malaria, la fièvre est un mal abominable. Souvent affecte le foie, les intestins et les reins. Toutes les maladies connues sous cette appellation générale erronée diffèrent de la fièvre ordinaire, et malheureusement ne se laissent pas subjuguer par les fébrifuges et toniques ordinaires. On trouvera un soulagement prompt et une cure certaine dans le Hostetter's Stomach Bitters, un des remèdes les plus répandus en Amérique et des mieux connus dans les pays étrangers. Il guérit non seulement les maladies causées par les miasmes mais aussi les rhumatismes et les autres maux que lui prend en occasionnant impudemment à l'air ou que l'on hérite d'époque la débilité des reins ou de la vessie, la dyspepsie et un état anormal des intestins.

## LOUISIANE.

Le *Meschacebé*, Bonnet Carré P. O. paroisse St. Jean Baptiste, du 5 novembre :

L'automne se maintient au beau et la roulaison s'opère comme un charme. Le rendement est excellent, la qualité est parfaite, les prix bons et les planteurs contents.

—Depuis dimanche dernier, le train de voyageurs du matin sur la ligne de la Vallée du Mississippi quitte la Nouvelle-Orléans à 7 heures, passe à St-Pierre à 8:15 heures et arrive à Memphis le même jour à 10:50 heures du soir, passant à Vicksburg à 3:05 heures. Rien n'est changé dans les heures du train local. Le voyage entre la Nouvelle-Orléans et Vicksburg se fait en 8:05 heures; le train rapide du soir aura un *sleeper* qui s'arrêtera à Vicksburg comme de coutume.

Le *Foyer Créole*, Couvent P. O., paroisse St. Jacques, du 5 novembre :

Le temps se maintient au beau et, à part quelques dommages causés aux moulins de quelques sucreries, la roulaison progresse admirablement bien.

Le rendement est fort bon, nous dit-on.

—Répondant à l'appel qui leur avait été fait, plusieurs planteurs intéressés dans la culture du riz se sont rendus à la séance du jury de police, jeudi dernier, pour s'entendre sur un plan de dalles servant à l'irrigation.

La construction de ces dalles d'après le plan des ingénieurs d'Etat, occasionne, comme on le sait, d'énormes dépenses que beaucoup de planteurs sont dans l'impossibilité d'encourir. Conséquemment, l'adoption de ce plan par le jury de police était une source d'innombrables murmures qui, allant toujours croissant, ont fini par attirer l'attention de la cour.

Dans le but d'y remédier, il résolut donc d'appeler une réunion de planteurs lesquels sauraient peut-être résoudre la question en fournissant un plan de dalles dont la construction, beaucoup moins coûteuse, offrirait autant de garanties contre les inondations.

C'est ce qui a été fait.

L'on trouvera à notre troisième page les détails de ce plan.

Depuis plusieurs années des dalles aussi construites sont en usage sur les habitations de l'oncle Sam et Louis LeBourgeois, et jusqu'à présent elles n'ont occasionné aucun désagrément; c'est qu'elles ont été faites avec beaucoup de précautions.

Nous avons tout d'espérer que l'inspecteur M. M. Brigaud, fera son devoir et qu'il ne permettra pas d'insérer une de ces dalles sans avoir préalablement fait l'inspection des matériaux, et s'être assuré qu'elle est parfaitement construite et solidement posée dans les levées.

Le *South*, Plaquemine, Paroisse, Iberville, du 5 novembre :

—Nous avons eu, dans notre paroisse, dimanche soir, une très forte gelée. Quelques-uns prétendent qu'elle a été funeste, mais, jusqu'ici, nous n'avons pas entendu mentionner de dommage.

—Plusieurs acres de souches de printemps ont été brûlés pour obtenir de 21 boucaults de sucre d'une moyenne, par arpent, de 1200 livres. La terre a été mesurée et le sucre est maintenant dans la purgerie. Voilà, certes, un fait qui doit convaincre les plus incrédules. Nous avons déjà eu l'occasion de parler de la ferme en question—ferme modèle, suivant nous—celle de A. Belmont Marionneaux, qui est, peut-être, le meilleur de celles que nous possédons. M. Marionneaux n'a jamais employé d'autre engrais que les fèves d'engrais, depuis qu'il a commencé à planter la canne, il y a sept ans.

La terre, au lieu de l'épuiser, de s'user, fait, au contraire, preuve d'une fertilité toujours croissante. Cela est dû à l'usage des fèves d'engrais et à une rotation intelligente des récoltes. Il n'y a pas de raison pour que les autres planteurs n'obtiennent pas les mêmes résultats. Les champs destinés à la prochaine récolte de cannes, sont déjà labourés par quatre mulets. Il en résulte que les gelées de l'hiver ont déjà pulvérisé le sol et qu'il est à même, dès maintenant, de produire une récolte abondante, pour l'an 1888.

Mercredi matin, une forte excavation s'est produite, juste au dessous du quai, dans le voisinage de la nouvelle levée construite, l'été dernier. D'abord, l'éboulis n'a pas été considérable; il n'était que de quarante pieds de profondeur sur cent de longueur. A midi, un autre s'est produit et la brèche est actuellement incommensurable, attendu qu'elle a atteint 200 pieds de longueur sur 100 de profondeur.

Jeudi matin, la brèche était même plus forte, et l'on s'est aperçu que, dans les environs, la terre craquait et que l'éboulis menaçait de gagner l'ancienne levée. Il y a à craindre que le mal n'augmente et qu'une vaste étendue de terrain ne glisse dans le fleuve.

Naturellement, comme il arrive en pareilles circonstances, toute la population du voisinage s'est émue, effrayée; elle redoute de graves accidents. Tout le monde se demande ce qu'il y a à faire; on ne sait trop comment éviter la catastrophe, si elle doit survenir. Beaucoup songent à déménager. C'est peut-être la seul ressource qui leur reste, pour éviter un malheur qui peut arriver, d'un moment à l'autre. La consternation est générale parmi nos hommes d'affaires. M. Léon Meyer, effrayé lui-même, cherche à se débarrasser, le plus tôt possible, de ses nouveaux approvisionnements. Il vend à perte, car il est possible qu'avant longtemps il soit obligé de déménager avec toute sa marchandise. Il en est de même des marchands dont les magasins sont situés le long du fleuve.

(Notre excellent et estimable confrère le *South*, annonce qu'il entre dans sa douzième année. Encore un journal qui rend de grands services à la communauté qui le soutient. Non seulement il est resté ferme, inébranlable partisan des principes qu'il avait proclamés, dès le jour où il a fait son apparition, mais il s'est, sans cesse, occupé des intérêts de la localité et l'on trouve toujours dans ses colonnes de très bons renseignements sur l'état de la récolte, sur les besoins de la communauté. Nous lui souhaitons toute la prospérité qu'il mérite.—*Edit.*)

L'*Echo*, Lac Charles, paroisse Calcasieu du 5 novembre :

Si du 5 novembre :

Si nous en jugeons par le mouvement qui se fait autour de nous, il se brasse beaucoup d'affaires à Lac Charles; le commerce y est en pleine activité et promet d'être encore plus florissant dans quelque temps.

—Il nous faudrait quelques capitalistes qui comprissent tout ce qu'il y a à tirer de l'établissement de fabriques dans notre communauté. S'ils y jetaient quelques capitaux, ils en obtiendraient de gros revenus et notre localité grandirait encore plus vite qu'elle ne le fait.

—On entend partout le bruit de la scie à vapeur et de la hache; partout il s'élève de nouvelles bâtisses, dans les différentes parties de Lac Charles; sur d'autre points, on répare ou on remet à neuf les résidences—preuve que le commerce marche bien.

—Tandis que nos amis du Nord passent leur temps à débarrasser les portes de leurs résidences de la neige qui les encombre, et qu'ils sont obligés de se couvrir de fourrures, nous sommes, nous, habitants de l'heureuse terre d'Evangéline occupés à faire notre seconde récolte de figues, de poires, de pommes de terre, de bois, etc.

—L'hon. A. J. Perkins nous a offert, la semaine dernière, des spécimens de sa seconde récolte de figues, de poires, cultivées, par lui, dans son verger. Les figues était d'une bonne qualité et d'une belle grosseur.

Les poires, quoique petites, étaient bien développées. Enfin, M. Perkins possède une grande variété de fruits qui viennent merveilleusement dans la paroisse Calcasieu et que l'on trouve rarement ailleurs.

Le *Courrier*, Opelousas, paroisse St-Landry, du 5 novembre :

Nous avons eu un véritable temps d'hiver, la semaine qui vient de s'écouler. Il y a eu, lundi et mardi, dans la matinée, des gelées assez fortes. Les planteurs ont passé leur temps à rentrer leur maïs et leurs patates douces. La cueillette est terminée, à peu près partout, depuis deux semaines, excepté sur les grandes habitations.

Depuis le commencement de la récolte du maïs, plusieurs planteurs se sont aperçus que l'on commettait des vols dans leurs champs. Leurs meules étaient retournées et il manquait une partie du grain qui avait été, évidemment, dérobé pendant la nuit.

On appelle ces maraudeurs des "corn shellers" parce qu'ils vendent le maïs qu'ils ont volé, tout écalé. Cela explique comment il se vend maintenant une aussi grande quantité de maïs à 25 et 4 cents le boucaut. Il n'y a, pour les planteurs, qu'un moyen d'échapper à cette maraude : c'est de rentrer leur grain aussitôt qu'il est mûr—sans quoi, ils sont exposés non seulement à perdre une partie de leur récolte, mais encore à être obligés de vendre le reste à un prix désastreux.

---

Pour la guérison des rhumes de la toux, et des affections pulmonaires, le Pectoral Cerise d'Ayer n'a pas d'égal.

---

**L'histoire universelle.**

Quand le jeune prince disciple du docteur Zeb succéda à son père sur le trône de Perse—écrit M. Anatole France, dans le *Temps*,—il fit appeler tous les savants de son royaume et, les ayant réunis, il leur dit :

—Le docteur Zeb, mon maître, m'a enseigné que les souverains s'exposeraient à moins d'erreurs, s'ils étaient éclairés par l'exemple du passé. C'est pourquoi je veux étudier les annales des peuples. Je vous ordonne de composer une histoire universelle et de ne rien négliger pour la rendre complète.

Les savants pourirent de satisfaire le désir du prince et, s'étant retirés, ils se mirent aussitôt à l'œuvre. Au bout de trente ans, ils se présentèrent devant le roi, suivis d'une caravane composée de douze chameaux, portant chacun cinq cents volumes.

Le doyen, s'étant prosterné sur les degrés du trône, parla en ces termes :

—Sire, ces académiciens de votre royaume ont l'honneur de déposer à vos pieds l'histoire universelle qu'ils ont composée à l'intention de Votre Majesté. Elle comprend six mille tomes et renferme tout ce qu'il nous a été possible de réunir touchant les mœurs des peuples et les vicissitudes des empires. Nous y avons inséré les ancienne chroniques qui ont été heureusement conservées et nous les avons illustrées de notes abondantes sur la géographie, la chronologie et la diplomatique. Les prolégomènes forment à eux seuls la charge d'un chameau et les paralipomènes sont portés à quatre chameaux par un autre chameau.

Le roi répondit :

—Messieurs, je vous suis fort obligé de la peine que vous vous êtes donnée. Mais je suis fort occupé des soins du gouvernement. D'ailleurs, j'ai vieilli pendant que vous travailliez. J'ai passé de dix ans ce qu'un poète appelle le milieu du chemin de la vie et, à supposer que je meure plein de jours, je ne puis raisonnablement espérer d'avoir encore le temps de lire une si longue histoire. Elle sera déposée dans les archives de royaume. Veuillez m'en faire un abrégé mieux proportionné à la brièveté de l'existence humaine.

Les académiciens de Perse travaillèrent vingt ans encore : puis ils apportèrent au roi quinze cents volumes sur trois chameaux.

—Sire, dit le doyen d'une voix affaiblie par le travail et par l'âge, voici notre nouvel ouvrage. Nous croyons n'y avoir rien omis d'essentiel.

—Il se peut, répondit le roi, mais je ne le lirai point. Je suis vieux : les longues entreprises ne conviennent point à mon âge; abrégez encore et ne tardez point.

Ils tardèrent si peu qu'au bout de dix ans ils revinrent suivis d'un seul chameau porteur de cinq cents volumes

—Je me flatte, dit le doyen, d'avoir été compendieux.

—Vous ne l'avez pas encore été suffisamment, répondit le roi. Je suis au bout de mes vie. Abrégez, si vous voulez que je sache, avant de mourir, l'histoire des hommes.

On revit le doyen devant le palais au bout de cinq ans. Marchant avec des béquilles, il tenait par la bride un petit âne qui portait un gros livre sur son dos.

—Hâtez-vous, lui dit un officier, le roi se meurt.

En effet, le roi était sur son lit de mort. Il tourna vers le doyen et son gros livre un regard presque éteint, et il dit en soupirant :

—Je mourrai donc sans savoir l'histoire des hommes!

—Sire, répondit le doyen, presque aussi mourant que lui, je vais vous la résumer en trois mots : *Ils naquirent, ils souffrirent, ils moururent.*

C'est ainsi que le roi de Perse apprit l'histoire universelle au moment de passer, comme on dit, d'un monde à l'autre.

---

LES NOUVELLES DÉMOLITIONS DU QUARTIER DE LA POSTE, A PARIS.—La percée est terminée entre la rue Saint-Honoré et la rotonde de l'ancienne Halle aux blés. Les démolisseurs viennent d'attaquer le pâté de maisons qui s'étend dans la direction de la rue du Louvre jusqu'à la rue Coquillière. Quatre immeubles de cette dernière rue, les Nos. 21, 23, 25 et 27 vont être démolis.

Puis on verra tomber une à une toutes les vieilles maisons qui existent dans l'alignement désigné plus haut entre la rue des Deux-Ecus et la rue Jean-Jacques-Rousseau. C'est, en réalité, tout un quartier qui va disparaître. Avant la fin de cette année, de la place Saint-Germain-l'Auxerrois on pourra voir, en ligne droite, l'angle du nouvel hôtel des Postes formé par la rue du Louvre et la rue Gutemberg. Par suite des démolitions en cours, la rue Jean-Jacques-Rousseau se trouve interdite à toute circulation entre les rues Coquillière et la rue des Deux-Ecus.

Le débitaiement aux abords de l'ancienne Halle aux blés se fait lentement, et, pour comble, les travaux de la Bourse du commerce viennent d'être suspendus. Les murs extérieurs restant à un mètre vingt centimètres de hauteur, et à l'intérieur on a jusqu'ici piétiné sur place au rez-de-chaussée.

## M. de Bismarck chez lui.

La *Revue internationale* de Rome a commencé, le 1er septembre dernier, une étude sur "M. de Bismarck dans la vie privée" et nous le montre d'abord à Varzin, tout entier aux travaux agricoles. Le chancelier de fer, nous dit M. Roglietti, est un homme des champs par l'effet d'un sentiment très vivace, d'un amour infini des choses de la nature. *Naturschwärmer*, c'est ainsi qu'il s'est défini lui-même par un mot presque intraduisible en une autre langue. C'est l'amour de la nature, pour elle-même, pour ses beautés, ses mystères pour le calme profond qui lui est inhérent, pour la chaleur vitale qui se dégage de son sein, pour la sane et odorante fraîcheur qu'elle répand autour d'elle, c'est cet amour que M. de Bismarck éprouve à Varzin et qui se traduit dans mille passages de ses lettres où il sait rendre, par quelques traits heureux, un beau paysage, une échappée de vue sur l'infini de la mer, une modeste scène champêtre. Dans ses promenades, le grand chancelier choisit toujours les sites d'où il peut jouir d'une belle vue; il parle de la mer comme d'une femme aimée : *Das meer ist mir wie eine Geliebte.*

Comment ne pas croire à cet amour de la nature chez l'homme qui disait un jour à Bucher, son compagnon d'occasion dans je ne sais plus quelle excursion : "Je ne suis bien qu'en tenue de campagne, au milieu des bois, loin, bien loin de ce que l'on décore du nom de civilisation." N'ayant pu vivre sans cesse en gentilhomme campagnard, l'homme d'Etat allemand a toujours compté finir sa vie comme tel. Dès les premiers jours de son séjour à Francfort, où la Prusse l'avait envoyé en qualité de représentant à la Diète, il exprima plus d'une fois à ses amis le désir, ou plutôt l'intention arrêtée de vivre dix ans de la vie diplomatique, dix autres années comme ministre, et puis d'aller fermer à la campagne le livre de sa vie publique et politique.

Plus tard, étant ministre, il manifeste souvent aussi et avec plus d'ardeur encore ces mêmes aspirations de vie champêtre. Il trouve que "le tumulte des affaires—c'est ainsi qu'il s'exprime dans une lettre à sa femme—et les étourdissements que donne la politique ne sont point celles auxquelles un véritable gentilhomme puisse se faire". Il ne devait pas arriver à la réalisation complète de ces vœux. La politique l'a toujours tenu, et le tiendra indubitablement toujours étroitement attaché à elle; mais il a trouvé le moyen de concilier ses goûts et ses sympathies naturelles avec les exigences de ses lourdes charges d'homme d'Etat. L'influence très absorbante des hautes affaires a un antidote efficace dans celle de la vie réconfortante de campagne qu'il mène à Varzin. Et c'est sans doute à cette dernière influence que M. de Bismarck est redevable de n'avoir point succombé au milieu de la route, sous le poids immense de la tâche ardue qu'il a assumée à la face de son pays et du monde.

On sait que la propriété de Varzin a été achetée par le grand chancelier avec la dotation de 400,000 thalers que lui vota en 1867 le Landtag prussien. C'est un domaine de près de huit mille hectares, planté principalement en bois de hêtres et de pins, plantations dont la plupart ont été faites par le chancelier lui même. Mais, outre Varzin, qui est sa terre de prédilection, M. de Bismarck possède encore sa vieille propriété patrimoniale de Schönhausen, le berceau de sa famille, dans le Altmark, et Sachsenwald, dans le district de Lehwarzenbek, à peu de distance de Hamburg. Ce dernier domaine de Sachsenwald lui a été donné par l'empereur Guillaume après la bataille de Sadowa. Il est presque entièrement de bois de hêtres, au milieu desquels s'élève Friedrichsruhe, vieux manoir transformé par les soins du nouveau propriétaire en un élégant château qui se dispute avec Varzin l'honneur d'abriter sous ses toits le grand chancelier pendant quelques mois de l'année. C'est en effet à Varzin ou à Friedrichsruhe qu'il passe invariablement les mois d'été et d'automne, par la raison que dans ces deux domaines il n'a qu'un pas à faire pour se rendre à la forêt, ce qui satisfait ses goûts de sylviculteur, tandis qu'à Sachsenwald il lui faudrait près d'une heure pour atteindre le bois. Ce dernier détail ne révèle-t-il pas un Bismarck absolument différent de l'homme public que chacun sait?

Il y a, dans la vie rustique et heureuse sous le fait du prince. A la campagne, la journée ne passe à peu près dans l'ordre suivant : vers neuf heures, le prince fait habituellement une promenade sous bois, un bâton noueux à la main et en compagnie de ses chiens; vers onze heures, déjeuner à l'anglaise en famille et avec les hôtes du jour. M. de Bismarck n'y prend d'ordinaire qu'un verre de lait et une ou deux tasses de café avec deux cafés à la crème. Il se réserve pour le dîner, qu'il veut substantiel et abondant. Pendant le déjeuner on lui apporte les lettres et les dépêches et il donne les ordres pour y répondre, s'il le faut, immédiatement. Puis il expédie ses affaires particulières avec les fermiers, le maître d'hôtel, les chefs d'exploitation. Entre une heure et deux, prépare à pied ou en voiture, souvent à de grandes distances, se rendre et visiter les travaux sur tel ou tel point, ou tout simplement comme simple distraction. Le dîner a lieu vers six heures, puis la famille et les hôtes prennent le café dans la salle de billard attenante à la salle à manger. Il y a une contribution à la conversation tout en fumant un grande pipe. Il se plaît alors à raconter des histoires et des anecdotes dont il possède une collection aussi riche que variée et qu'il dit avec beaucoup d'esprit et de naturel. A dix heures, on sert le thé, et quand onze heures ont sonné, chacun se retire dans son appartement.

La campagne n'est pas seulement une distraction pour M. de Bismarck, elle l'attire par elle même et réveille en même temps chez lui une activité infatigable. Un jour, étant encore écolier à Berlin, dans une promenade à travers champs aux environs de la ville, on le vit pleurer à la vue d'une charrue. "Crois-moi, disait un jour le premier ministre de Bismarck à un diplomate porteur d'un grand nom,—croyez-moi, un navet l'intérresse plus que toute votre politique." Et, en se disant, la princesse ne faisait que donner à la vérité une pointe d'exagération pittoresque. M. de Bismarck est agriculteur passionné, il le dirait que le contact continu avec la nature le pousse à vouloir imprimer à celle-ci l'empreinte de sa force, à vouloir la transformer. Il a introduit différentes améliorations dans l'exploitation de ses domaines, pour lesquels il sait toujours adopter les cultures les plus utiles et les plus appropriées. Mais il semble avoir une prédilection marquée pour les cultures forestières.

Les biographes de M. de Bismarck n'ont pas manqué de rapporter tout ce qui a trait au sentimentalisme pour les animaux et en particulier pour les chiens; il en a toujours deux à table et il les nourrit de ses propres mains. Il y a dix ans, il perdit Sultan, son molosse favori. Le chancelier l'assista jusqu'au bout et avec de telles marques de douleur que son fils essaya de l'éloigner de la pièce où se passait cette scène. M. de Bismarck y consentit, mais, arrivé à la porte, il se retourna, et ses yeux ayant rencontré le dernier regard de ce vieil et fidèle ami : "Non, dit-il, laissez-moi seul!" et il retourna auprès du pauvre Sultan.

Tout intéresse dans la vie des grands hommes; il y aura donc intérêt à savoir que le prince de Bismarck a été quelque peu poète dans sa jeunesse. On cite de lui quelques strophes qui ne sont pas dépourvues de valeur. Un jour, le maréchal de Moltke avait écrit sur l'album d'une dame les poésies suivantes : *Schein vergehet, Wahrheit besteht* (ce qui est faux disparaît, mais la vérité demeure); M. de Bismarck les fit suivre du quatrain suivant :

*Ich glaube dass in jener Welt*
*Ihre Wahrheit stets den Sieg behält ;*
*Doch mit der Lüge dieses Lebens*
*Kämpft unser Marschall selbst vergebens.*

Ce qui peut se rendre à peu près ainsi :

"Je crois que dans l'autre monde la vérité a toujours la victoire, mais ce serait en vain que notre maréchal lui-même voudrait lutter contre les hypocrisies de celui-ci."

Mais quelle que soit la valeur de M. de Bismarck comme versificateur, il est certain toutefois qu'il sent et sait apprécier les grands poètes. Il a étudié et connaît à fond Gœthe, Shakespère et Schiller, mais surtout les deux premiers dont il a l'habitude de faire de fréquentes et toujours heureuses citations dans ses discours au Parlement. Il aime encore à trouver une diversion et une distraction dans la lecture des romans. "Envoyez-moi des romans, écrivait-il à sa femme, à la veille de Sadowa, mais un à la fois seulement." Pendant une de ses maladies, Emile Gaboriau fut son auteur favori. Il lisait aussi les romans de lord Beaconsfield au fur et à mesure qu'ils paraissaient, et l'on n'ignore pas que dans un de ces ouvrages (*Endymion*) sa propre figure est frappée et coulée *ferro et igni*.

M. de Bismarck est très fort, il est ferré comme on dit, sur l'histoire.

## Fier isolement.

L'empereur Alexandre tient tellement à sa liberté d'action—dit la *République française*—qu'il fuit tout ce qui a l'apparence même de la limiter. Il veut non seulement que la Russie soit isolée, mais que les peuples et les souverains sachent bien que, cet isolement, elle la recherche de propos délibéré. C'est dans l'absence de toute alliance que réside sa force : plus le monde sera convaincu qu'elle n'est l'amie de personne, plus elle se sentira puissante.

En suivant cette politique de fier isolement, le tsar nous indique notre ligne de conduite à nous Français. Il ne s'agit pas de lui faire des avances, d'envoyer à ses sujets des adresses et des députations, de proclamer que la Russie et la France sont deux sœurs, nées on ne sait de quelle mère, qui soudain ont entendu l'une et l'autre la voix du sang; il ne s'agit pas de répéter en prose et en vers que les Moscovites peuvent compter en toute circonstance sur les Gaulois. A vouloir imposer notre amitié au tsar, nous ne ferions que nous rendre parfaitement ridicules et exciter son mépris.

Nous avons à suivre une conduite bien plus simple et bien plus digne : faisons comme la Russie; recueillons-nous; acceptons notre isolement comme la seule situation qui nous convienne; mettons notre orgueil à montrer que nous n'avons pas d'alliés et que nous ne voulons pas en avoir dans l'état actuel de l'Europe.

Les journaux allemands, autrichiens, italiens, anglais, ne cessaient d'affirmer, il y a peu de temps encore, que l'union des trois empires était la plus sûre garantie de la paix, comme si une union si mal garantie elle-même pouvait garantir quoi que ce soit. Mais que dirait-on des plus puissantes nations du globe (ne faisons pas les modestes et disons bien franchement que nous avons une armée des plus redoutables) que la France et la Russie déclarent ne pas se mêler et ne pas s'inquiéter non plus des combinaisons machiavéliques de la chancellerie de Berlin, la petitesse de ces combinaisons éclate aux yeux de tous, et l'on sent d'un bout du monde à l'autre que rien de grave ne peut se compiloter contre la liberté de l'Europe.

La vue des deux peuples qui se tiennent en silence, l'arme au bras, l'un à droite, l'autre à gauche, suffit pour mettre fin à l'hégémonie de l'Allemagne.

---

En correctionnelle.

—Accusé, votre profession ?
—Je chante sur les toits !
—Pas de plaisanterie.
—Pardon, je suis couvreur !

---

Toutes les infections vénéneuses du sang sont expulsées sans délai par la Salsepareille d'Ayer. Vendue par tous les droguistes.

---

Décédé le 7 novembre 1887 à Rendicourt France à l'Age de 75 ans CASIMIR ROUYER né à Bary, département de Seine et Marne autrefois de la Nouvelle Orléans

Il laisse une seule enfante.

---

Décédé à Stella France le 1er juin 1887 GUST A VE MIL TENBERGE de la Nlle Orléans ses neveux et nièces sont invités à assister à l'inhumation St Louis No 2 aujourd hui mardi à neuf heures et 11 heures du matin. Les amis de la famille sont respectueusement invités à assister à l'inhumation.

---


LIQUIDATION
Au dessous du cost
VINS, SHERRIES, LIQUEURS COGNACS WHISKEYS ETC. ETC
B. TREMOULET
PICKWICK CLUB BUILDING,
No 140 rue du Canal.
8 novembre—1m 1P

A. M. & J. Solari,
Coin Royale et Dauphine,
Ont en débarquement de navire et offrent en vente
100 caisses de 12 bles Champagne Louis Roederer
100 caisses de 24 1/2 bles Champagne Louis Roederer
150 caisses de 12 bles Huile d'olive J. L. Durand & Cie.
30 caisses de 12 bles Absinthe E Pernod.
50 caisses de 12 bles Kirsch
100 caisses de 12 Fromages Tête de Maure.
5 caisses de 6 Fromages Tête Grasse.
10 caisses de 100 bles Cigares du Mont Mopier
10 caisses de 100 boites 1/4 1/2 et 1 livre Saucisson de Bologne
12 caisses de 25 bles Anisette, Lafaurie.
25 caisses de 12 bles Liqueurs assortie de Lafaurie.
5 caisses de 100 1/4 et 1/2 boites Truffes
7 caisses de 100 1/4 et 1/2 boites Pâtes Truffes
10 caisses de 24 flacons Moutarde Vve Garre.
25 caisses de 100 1/2 boites Cèpes frits à l'huile
15 caisses de 12 bles Cordial Médoc
100 caisses de 12 flacons Fruits à l'eau de vie 500 boites 1, 2 4 et 10 livres Fruits Cristal Jules français
50 sacs Amandes de Tarragone. 8 nov—3f.

Avis.

LA Direction de l'Opéra Français prévient le public que les portieres de l'Opéra ont le privilège de retenir